Zeitschrift: Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses

Herausgeber: Alliance nationale de sociétés féminines suisses

Band: 22 (1934)

Heft: 424

Artikel: A travers la presse : la fin de la prohibition américaine

Autor: Hercod, R.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-261486

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Féminisme international

Le voyage de Mrs. Corbett Ashby aux Etats-Unis.

Notre Présidente internationale est rentrée depuis peu d'un bref séjour aux Etats-Unis: neuf jours, pendant lesquels elle a trouvé moyen de faire onze conférences devant plus de 2500 personnes, de parler deux fois par T. S. F., d'être cinématographiée, de suivre tous les travaux de la Conférence annuelle: *Les causes et les remèdes de la guerre (Causes and Cures of War)*, instituée par Mrs. Chapman Catt, et de participer à un nombre impressionnant de réceptions, de thés et de dîners — dont le moins intéressant ne fut certes pas celui qui lui fut offert à la Maison Blanche, et qui lui donna l'occasion de voir de près le Président Roosevelt et sa femme! « J'ai pu immédiatement, écrit Mrs. Ashby, apprécier le courage, la franchise, la largeur de cœur et la culture, qui ont fait adorer Mrs. Roosevelt à travers tous les Etats-Unis! »

Quant au Président et à son influence, Mrs. Ashby a été très frappée par la confiance absolue qu'inspire sa direction, et par le désir, même de ceux que n'a pas convaincus son programme économique, que toute possibilité lui soit loyalement donnée d'en faire l'essai. Elle a relevé aussi la détermination générale d'en finir avec la corruption des fonctionnaires. Seulement, toutes ces préoccupations intérieures sont si fortes et absorbantes que, moins que jamais, il ne reste à l'Américain moyen une parcelle d'intérêt ou d'énergie pour les affaires internationales. Et en ces temps d'insécurité générale, et de menaces non équivoques de conflagrations, qui peuvent devenir terribles, ces préoccupations purement nationales ne constituent-elles pas, de la part de quelque peuple que ce soit, un inquiétant danger? ...

. . . . . .

Sitôt rentrée des Etats-Unis, Mrs. Ashby a convoqué le Comité de l'Alliance Internationale pour une session de quatre jours dans la pittoresque ville de Luxembourg. Le but de cette réunion n'est cependant pas uniquement de prendre contact avec l'active Association des citoyennes luxembourgeoises (on sait que les femmes du Grand-Duché possèdent depuis quatorze ans leurs droits politiques à l'égal des hommes), mais de préciser les premières bases du prochain Congrès de l'Alliance Internationale, pour lequel une très cordiale invitation a été reçue d'Istamboul pour le printemps de 1935. Avis aux féministes amateurs de beaux voyages! ...

Un anniversaire

Les 40 ans de l'Union suisse des Institutrices

Ainsi que l'a annoncé le *Mouvement* (No 417) l'Union suisse des institutrices a célébré le 16 décembre dernier le quarantième anniversaire de sa fondation. A cette occasion a été publiée une brochure relatant l'histoire de l'Association, dont nous extrayons les renseignements suivants:

C'est aux Bernoises que revient l'honneur de la fondation de l'Union suisse des institutrices. En effet, dans la séance de septembre 1893 de leur groupement cantonal, elles décidèrent d'entreprendre les démarches nécessaires à la création de cette Union nationale. Le 16 décembre 1893 déjà, eut lieu, au Casino de Berne, la fondation de l'association. L'assemblée était, il est vrai, composée uniquement de Bernoises, qui, avec un bel optimisme, n'en baptisèrent pas moins la nouvelle association « Union *suisse* des institutrices! » Bien vite les institutrices des autres cantons se joignirent au mouvement. Dès le début on fit de grands efforts pour attirer à l'Union les institutrices de la Suisse romande, mais malgré une propagande active, le résultat fut négatif. La différence de langue en est peut-être un peu la cause, mais la raison principale est certainement que les institutrices romandes, faisant partie, ainsi que leurs collègues masculins de la Société pédagogique romande qui prend la défense de leurs intérêts chaque fois que c'est nécessaire, ne ressentent pas le besoin de se rattacher à un autre groupement professionnel.

L'Union qui en 1894 comptait 322 membres, en avait déjà 1057 en 1909 et compte actuellement 1468 adhérentes. Son siège fut à Berne jusqu'en 1920, puis son bureau fut transféré à Bâle.

La première grande tâche qu'entreprit l'Union fut la création d'un « Home des institutrices ». Pour obtenir l'argent nécessaire à cette entreprise tout fut mis en œuvre. On récolta activement les timbres-poste usagés et le papier d'étain que l'on vendit ensuite au profit du Home; on organisa une loterie qui rapporta la coquette somme de 16.000 fr.; bref, à la fin de la première année, le fonds possédait déjà près de 20.000 frs. Puis vinrent des dons et des legs en grand nombre, si bien qu'au bout de 10 ans la somme atteignait 80.000 fr. On décida alors, pour parfaire les fonds nécessaires, d'émettre des parts de 100, 500 et 1000 fr. et l'appel lancé auprès des institutrices eut un succès magnifique. Au lieu des 160.000 fr. désirés, on en réunit ainsi 186.900. En 1904 fut achetée, dans un site merveilleux tout près de Berne, une parcelle de terrain de 6000 m². Le 24 octobre 1908 eut lieu la pose de la première pierre et le 25 juin 1910 le Home put être inauguré. Les services qu'il a rendus depuis sont innombrables et l'Union peut regarder avec fierté le travail accompli dans ce domaine.

L'Union accorde en outre à ses membres des secours pécuniaires en cas de besoin (longues maladies; instruction des enfants des institutrices restées veuves, etc.). Elle donne aussi des subventions aux institutrices désirant parfaire leurs connaissances. En outre, elle soutient de ses deniers le *Journal des Institutrices*, lequel paraît depuis le 31 octobre 1896. Le bureau de placement, qui fonctionne depuis le 1er mai 1903, rend service tout spécialement aux jeunes institutrices qui cherchent un emploi à l'étranger.

En dehors de ces intérêts particulièrement professionnels, l'Union s'est toujours occupée de toutes les questions se rapportant à la femme, et c'est avec raison que l'une de ses présidentes, Mlle Emma Graf, a pu dire: « L'Union suisse des institutrices a formé l'avant-garde du féminisme en Suisse allemande ». En effet, jamais on ne fait en vain appel à elle lorsqu'il s'agit de combattre pour obtenir plus de justice et plus de droits pour la femme, et plusieurs de ses membres jouent un rôle de premier plan dans l'Association suisse pour le Suffrage féminin.

H. Z.

Miss Frances VILLARD

fondatrice de la grande Société américaine des femmes chrétiennes abstinentes.

Cliché obligeamment prêté par le Secrétariat antialcoolique international.

A travers la Presse

La fin de la prohibition américaine.

Nous empruntons à l'Abstinence, *organe des principales Sociétés suisses d'abstinence, les lignes qui suivent, dues à la plume du Dr. Hercod, directeur du Bureau international contre l'alcoolisme, qu'on lira avec d'autant plus d'intérêt, que le système de l'interdiction pure et simple a rencontré moins de partisans chez nous, croyons-nous, que celui, plus conforme à notre menialité, de l'éducation.*

... Après avoir décousu, il faut recoudre. Qu'est-ce qui va remplacer la prohibition américaine? Au point de vue fédéral, la situation est claire: des impôts frapperont les boissons alcooliques, et l'importation sera contingentée, non pas, du reste, dans le but de réduire la consommation, mais de s'assurer des avantages commerciaux. En outre, la loi qui interdisait l'introduction de boissons alcooliques dans les territoires secs, car il y en a, et il y en aura encore beaucoup aux Etats-Unis, reste en vigueur. Quant aux Etats qui, en cette matière, peuvent régler leur législation à leur gré, et même interdire complètement la vente de toute boisson alcoolique, il est probable qu'un bon nombre de ceux qui, lors de l'entrée en vigueur de la prohibition fédérale étaient au régime de la prohibition d'Etat, y renonceront, mais que quelques-uns d'entre eux resteront fidèles aux principes prohibitionnistes. Pour les autres, c'est encore quelque peu la bouteille à encre; cependant une tendance se dessine, celle d'instaurer un régime analogue au contrôle d'Etat canadien ou au contrôle suédois.

Un point reste obscur: sera-t-il possible d'empêcher le retour du « saloon », le cabaret américain, de fâcheuse mémoire. Il ne semble pas que ce sera le cas dans la plupart des Etats. Sans doute l'étiquette changera, mais les locaux dans lesquels on pourra servir librement, en dehors des repas, de la bière, pour ne pas porter le nom de « saloon », n'en seront pas moins des cabarets; et ce que les adversaires sincères de la prohibition, mais soucieux du bien public, redoutent pardessus tout, l'influence du cabaret sur la vie politique américaine, pourra s'exercer de nouveau. Il ne faut pas oublier que ce ne sont pas tant les distillateurs qui, avant la prohibition, ont su magnifiquement manier la pâte électorale, mais les brasseurs. Nous ne voyons pas comment on pourrait les en empêcher.

Le coup a été rude pour les partisans de la prohibition. Comprendront-ils la leçon qui se dégage de l'expérience qui s'est achevée le 7 décembre 1933? Comprendront-ils que leur mouvement avait pris une tendance trop politique et pas assez éducative? Comprendront-ils qu'ils doivent verser une attention toute particulière aux nouveaux immigrants qui, plus que les Américains de vieille souche, sont encore les victimes de la superstition alcoolique? Comprendront-ils enfin qu'il faut s'assurer, coûte que coûte, la collaboration complète, non seulement du corps enseignant, mais aussi du monde universitaire et scientifique? Il y a eu dans la propagande américaine, au cours des vingt ou trente dernières années, de graves omissions qui se vengent maintenant. Les antialcooliques américains comprendront-ils aussi qu'il faut unir leurs forces?

Il existe, paraît-il, des différences profondes au point de vue tactique. Sans doute y aura-t-il choc entre ceux qui accepteront franchement et absolument l'abrogation de la prohibition, et s'efforceront d'exercer leur influence sur la législation que différents Etats vont introduire, et surtout de renouveler la propagande éducative, et d'autre part, ceux qui estimeront qu'il faut continuer contre vents et marées à faire une propagande strictement abolitionniste.

... L'abrogation de la prohibition américaine a eu un retentissement profond sur le mouvement antialcoolique dans tous les pays. A la faveur de la prohibition américaine, les idées prohibitionnistes avaient fait leur chemin en Europe, même dans les pays où on ne pouvait songer pour de longues années à une mesure aussi radicale. Actuellement, beaucoup de ceux qui s'étaient ralliés au principe de la prohibition s'en sont détachés, et ceux qui estiment que l'expérience américaine n'est pas concluante, reconnaissent que la prohibition, pour être applicable, doit rencontrer des conditions particulièrement favorables.

... Le rejet de la prohibition a eu d'une façon générale cet effet que les antialcooliques européens ont revisé leur programme et s'apprêtent à redoubler d'énergie sur le terrain éducatif. Leur cri de ralliement ne sera plus: *Vente d'alcool ou prohibition!* mais *Création de mœurs nouvelles*

Figures et portraits de femmes

Gertrud Bäumer

Lebensweg durch eine Zeitenwende[1]: cette autobiographie d'une femme qui fut un chef dans plus d'un domaine, et dont l'intelligence, l'extraordinaire capacité de travail, le dévouement absolu aux tâches entreprises, et le rôle en vue qu'elle a joué dans son pays font un personnage de première importance, ne compte pas moins de 447 pages.

De ce très gros volume, près de la moitié comprend la période de guerre, avec une vingtaine de pages sur l'après-guerre, et la vie de l'auteur, depuis 1914, est à tel point mêlée à l'histoire de l'Allemagne, qu'il semble parfois malaisé d'en dégager la physionomie à travers le dense tissu des événements. Aussi bien ne prétendons-nous pas donner ici plus qu'un aperçu d'une carrière à tel point remplie qu'il faudrait féliciter le Dr. Gertrud Bäumer de pouvoir enfin se reposer, si ce repos n'était dû à sa révocation par le gouvernement hitlérien.

Très attachants, les chapitres du début, qui situent la famille paternelle et maternelle de l'auteur, évoquent avec beaucoup de charme une enfance soumise à des règles quelque peu surannées, mais, dans l'ensemble, heureuse. On s'y promène fort agréablement d'une petite ville à l'embouchure de l'Oder jusqu'à Mühlheim sur la Ruhr, puis à Halle. Ce sont des pasteurs depuis des générations que les ancêtres du côté de ce père, lui-même théologien, à qui l'enfant voue une admiration sans bornes, et qu'elle a eu le malheur de perdre à peine âgée de neuf ans. Et sans doute tient-elle de lui cet esprit d'initiative, cette ténacité dans la poursuite d'une idée estimée juste, qui la caractérisent; car, nommé inspecteur des écoles en Poméranie, il eut bien des luttes à soutenir contre un traditionnalisme figé. Ce portrait de lui: il était grand, élancé, avec le naturel et la vivacité de l'Allemand de l'ouest, plein de feu et d'enthousiasme pour sa mission éducatrice.

La mère — c'était *mère*. « Présente comme le soleil ou la lampe ou les quatre murs; c'est pourquoi — alors du moins — sa personnalité n'apparaissait pas encore d'une façon très marquée. Elle était là, tout naturellement, quand on se levait, s'habillait, à la table du déjeuner, pour le tablier propre, les bas secs, pour tout, intérieurement et extérieurement, du matin au soir. Cela allait de soi, c'était un morceau de votre propre vie... »

Qu'elle devait être prenante, cette demeure de la première enfance, avec son jardin fleuri et de l'eau, des prés, des peupliers murmurants, au delà du pont qui la reliait à la terre ferme! L'eau et le vent — impressions les plus fortes de cette période. Une tempête, un soir d'automne, enleva la moitié du pignon; sur quoi le père saisit ses trois enfants et les emporta au rez-de-chaussée. Lui-même et sa fille aînée, Gertrude, partageaient un vif amour pour l'eau. Quelquefois, le matin de très bonne heure, avait-il une séance dans la petite ville voisine, il la réveillait: « Lève-toi vite! » et c'était une toilette rapide, incomplète souvent, puis le bateau aux voiles claquantes, l'arrivée, la plage, les vagues écumeuses de la mer. Devant les grands espaces vides, la petite fille se demandait: « Où est Dieu? Qui est Dieu? » Plus tard, à l'instruction religieuse, elle verra distinctement l'ange chassant Adam et Eve du paradis, « se dressant dans le ciel bleu, gigantesque, avec ses ailes blanches comme des murailles derrière lui et son épée flamboyante. »

A l'école primaire, elle est la seule qui appartienne à un milieu bourgeois, une de ses meilleures amies, c'est la fille d'un matelot. « Parfois, le père rentrait d'une course en mer, après que, depuis bien longtemps déjà sa vieille mère, d'un poste d'observation, guettait son retour. Alors, il se couchait sur le banc et dormait. Les enfants regardaient, intimidés extrêmement par le lointain, l'inconnu qui se rattachaient à sa personne. Son long bras tatoué pendait du banc ».

Encore jeune — trente-sept ans — le père de Gertrud Baümer mourut. N'ayant qu'une très petite pension, la veuve, n'avait pas le choix: elle retourna avec les enfants chez sa propre mère, à Halle. Ici, c'est une autre atmosphère, dans une famille où, depuis le XVIme siècle, on est presque toujours magistrat. Partout, on respire la tradition, le passé vous encercle, et la grand'mère, dont la chambre est le lieu de ralliement, plus que le grand salon où vous croyez assister aux fêtes de Noël — la grand'mère a la haute main sur tout et tous, et raconte volontiers des histoires d'autrefois.

Education spartiate pour les enfants: aucune friandises, par principe. N'avait-on pas vidé son assiette à midi, le reste vous était présenté, réchauffé, au retour de l'école. Même le dimanche, il n'y avait de gâteau que pour les adultes; toute amitié est défendue avec la fille d'un industriel, parce qu'on avait rapporté, d'une invitation chez elle, chocolat et massepain.

Gertrude éprouve de profondes impressions religieuses. A la maison, beaucoup de musique et des tableaux classiques aux parois. En fait de littérature, des biographies, des romans historiques, des poètes lyriques. Grande fête pour l'anniversaire de l'aïeule; visites, festins (pour une fois!). Néanmoins, malgré l'austérité habituelle, au long du calendrier aucune impression d'ennui éprouvé par la fillette n'émane des charmantes descriptions de cette période de sa seconde enfance. Gertrud s'habitue difficilement à sa nouvelle école, mais, peu à peu, la camaraderie s'établit. Le maître n'est pas mauvais, mais il n'échappe pas aux titres de compositions conventionnels que la fillette déteste et qu'elle

[1] Rainer Wunderlich, Verlag Tübingen, 1933.

dans notre société contemporaine! et cet idéal est certainement sympathique, plus sympathique, peut-être qu'un mouvement qui ne recherche qu'une chose: l'interdiction.

Dr R. Hercod.

Au Continent Noir

La situation de la femme et de l'enfant[1]

... La famille nègre est patriarcale, soumise à l'autorité absolue du père. (Notons que dans la case du chef de famille est enterré le crâne de sa grand'mère, et qu'on lui offre des libations et des sacrifices (Cameroun). La polygamie est très répandue. Le prétendant achète sa future à ses parents pour environ 600 fr., avec, en plus, des chèvres et des calebasses d'huile de palme. Malheur à qui ne paie pas! Les filles appartiendront alors à son beau-père, qui encaissera leur valeur marchande, et sa femme lui refusera toute obéissance.

Le jeune Camerounien construit toujours deux cases, l'une pour lui, l'autre pour sa femme. Avec une femme, il est considéré comme « un homme »; avec plusieurs, comme « un notable ». Les femmes sont la richesse d'une famille: leurs fils en seront la puissance et leurs filles amèneront de nouvelles sommes d'argent. Elles ont généralement une vie plus remplie et plus intéressante que les hommes: elles sèment, cultivent, vendent au marché l'excédent de leurs récoltes de patates, d'arachides, de manioc, de bananes. ainsi que les objets confectionnés par elles, marmites, amphores, corbeilles, etc.

Elles ne portent aucun vêtement et fument généralement la pipe. Si l'une d'elles vient d'avoir un enfant, elle se promène barbouillée de vermillon des pieds à la tête, et si elle a eu des jumeaux, elle porte un collier de bois. Un certain nombre d'entre elles sont chrétiennes, telle cette Marie dont parle le docteur Debarge, « femme d'un notable polygame, à qui son mari avait interdit de venir à l'église. Elle fut baptisée quand même. L'époux alors l'emprisonna, la priva de nourriture, la battit, alla jusqu'à la jeter dans la rivière pour en finir; un rocher la sauva. Elle revint chez son mari, soumise. Celui-ci alors la laissa libre. »

Beaucoup de malades parmi ces femmes de l'Afrique occidentale: maladies vénériennes, cutanées, tel l'affreux « pian ». La lèpre est très répandue; par contre, peu d'alcoolisme. Pour se faire soigner dans les rares hôpitaux, les malades doivent faire parfois des trajets d'une longueur extraordinaire, 60, 80, ou même 100 milles.

La natalité est en général assez basse et la mortalité infantile très élevée. Les causes sont la polygamie (union de vieillards et de jeunes filles), l'allaitement prolongé, les femmes Hondis, par exemple, allaitent leur enfant pendant trois ou quatre ans, les maladies vénériennes, les mauvaises conditions hygiéniques (on cite une petite maison de deux chambres qui abrite soixante personnes et les animaux en plus), la fâcheuse alimentation des bébés, auxquels la mère, qui pourtant nourrit, donne dès le premier jour de l'eau de riz, de la cassave, de l'huile de palme, etc. Il ne faut donc point s'étonner que le 66 % des poupons noirs meurent en bas âge.

L'esclavage, quoique illégal et défendu par une loi de 1931, existe encore ici et là. Les esclaves qui avaient été vendus ouvertement, sur le marché, ont le droit d'en appeler au gouvernement pour se faire libérer. Peu, relativement, usent de ce droit. Il faut dire que, s'ils doivent beaucoup travailler, ils sont bien traités et considérés un peu comme des parents pauvres. Reste l'esclavage des femmes, vendues comme épouses et généralement accablées de travail, et celui des enfants qu'on occupe à des besognes trop pénibles pour leur âge. Miss Earthy a vu des jeunes garçons obligés de porter des charges de riz ou d'autres marchandises si lourdes qu'elle était incapable de les soulever. Il arrive que des parents prêtent leurs enfants pour travailler chez un créancier; ce travail ne paie que les intérêts, sans éteindre la dette elle-même.

Dans la brousse, les enfants sont envoyés à l'école, car les parents craignent la vengeance des esprits si leurs rejetons n'y paraissent pas. Le long des côtes, dans les localités importantes, il y a même d'excellentes écoles, voire écoles normales ou professionnelles. On se plaint que les enfants qui les ont suivies délaissent leur village pour chercher en ville du travail salarié, et privent ainsi le pays d'ouvriers agricoles.

Aussi bien Miss Earthy que le docteur Josette Debarge réclament des médecins, des infirmières et des hôpitaux, car leur nombre est insuffisant. Dans certains hôpitaux, les médecins blancs forment des infirmiers et infirmières indigènes, organisent des tournées de soins médicaux et des leçons d'hygiène et de puériculture pour les mères des villages éloignés, et cherchent à éclairer les sages-femmes indigènes portées à user de pratiques cruelles. Des filles de chefs étudient dans ces hôpitaux pour devenir infirmières, et l'une d'elles médecin. Pour soigner tous les malades, instruire toutes les mères et faire pénétrer l'hygiène, il faudrait être nombreux. Or, dit le docteur Debarge, « nous sommes trois médecins dans ce district de 30.000 kilomètres carrés, peuplé de près de 400.000 âmes. »

V. Delachaux.

[1] D'après les importantes notes de voyage en Afrique occidentale de Miss Earthy, ancienne missionnaire chargée d'enquêtes par l'Union internationale de Secours aux enfants (décembre 1933), et l'intéressant petit livre du docteur Josette Debarge (Genève): *La Mission médicale au Cameroun* (5.75 f. fr., en vente à la Société des Missions évangéliques, 102, boulevard Arago, Paris, 14me).

Savez-vous...

qu'en Suisse les sommes qui passent annuellement entre les mains de nos ménagères sont supérieures à celles de notre commerce total d'exportation et d'importation? . . .

Et que, dans la seule ville de Berne, la totalité des achats faits par les femmes pour leur ménage dépasse 90 millions par an? alors que le budget de la ville fédérale est de 50 millions seulement?

Mais les femmes ne se doutent absolument pas de la place qu'elles tiennent dans notre économie nationale, et l'on ne se hâte pas non plus de leur ouvrir les yeux à cet égard!

Les livres! Quelle joie et quelle richesse. Quel agrandissement, à qui sait en user, de toute vie sentimentale et intellectuelle.

Ph. Monnier.

Les Expositions

Reliures d'art

C'est une jouissance raffinée que de passer en revue, à la Galerie Lador (Genève), les cinquante couvertures de livres environ qu'y exposent Mlles Suzanne Bouterre et Germaine Godart, Françaises, toutes deux diplômées de l'Union centrale des Arts décoratifs de Paris, où Mlle Bouteau est professeur.

La technique impeccable, le goût sobre et sûr, l'adaptation intelligente du vêtement au texte qu'il habille si bien, sans une fausse note, — voilà des qualités qui, jointes à la belle matière choisie (cuirs, parchemin, papier), font de cette série, riche et variée, une véritable tentation, dure aux gens à bourse plate. Heureux les autres, qui peuvent s'offrir l'auteur préféré sous sa précieuse parure!

M.-L. P.

„Blanc et Noir" au Lyceum (Genève)

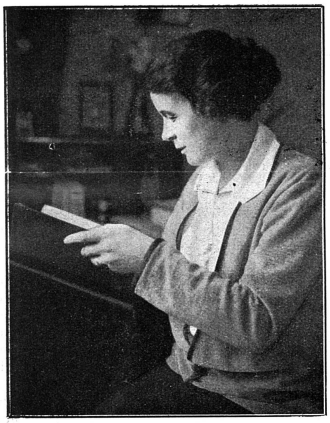
Rien qui frappe dans cette exposition, délibérément limitée au noir et blanc. Mais quelle distinction! Point de couleur, et pourtant la couleur qui chante, ici ou là, sous ces sobres aspects. Artistes de Genève et de la Suisse allemande se côtoient en une fine harmonie, et ce sont porcelaines et poteries décorées, tissages, dessins au crayon, meubles, découpages, paysages, eaux-fortes et lithographies.

Remarqué la potiche et le service à fruits de Mme Gagnebin, la verrerie décorée de Mme Matthey de l'Etang. Mme Blumenthal-Schlatter (Saint-Gall) expose des coupes, vases, cruches, cachepot et autres jolies choses, dont un service à fruits décoré en gris; Mme Francillon-Viollier (Lausanne), un tabouret de pied et un gilet avec un point nouveau; Mme Binet (Trélex), de ses tapis qu'on aime à revoir. Mais comment nommer tout le monde en quelques lignes qui me sont accordées?...

Voici la poterie de la Maison Bonifas, et voilà une *Femme arabe*, entre autres, de Dora Lauterburg, et les *Bateaux*, de Selma Silbermann, et la *Tête de jeune homme* de Mlle Ch. Ritter, et la *Rampe de la Treille* par Mlle Nel Perrot, et les beaux émaux d'Y. Roethlisberger (Florence)...

Mais arrêtons-nous. Qu'il suffise de dire encore que cette exposition ne pourra manquer d'intéresser ceux qui iront la voir.

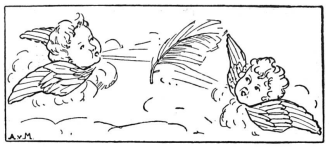
Pennello.



Cliché Mouvement Féministe

Mlle Anna MARTIN

l'animatrice de la Saffa dont les conférences à Genève et à Lausanne eurent un si grand succès.



DE-CI, DE-LA

Femmes armateurs.

A Haugesund (Norvège), deux femmes, Mmes Torgersen et Brummenaes, dirigent, depuis plus de 20 ans, une florissante société de navigation. Elles disposent de 6 navires de 23.550 tonnes, dont elles surveillent toujours personnellement les réparations. Une autre Norvégienne armateur est Mme Steen-Sövik, à Aalesund, qui possède un certain nombre de bateaux de pêche.

S. F.

Une femme académicienne.

Les écrivains polonais ont vu enfin se réaliser un de leurs vœux les plus chers: la création d'une Académie des Lettres polonaises. Les 15 fauteuils que compte cette Académie sont occupés par les écrivains les plus éminents du pays, et, chose assez rare pour être signalée, l'un des sièges a été offert à une femme, la romancière bien connue, Zofja Nalkoroska. L'œuvre de Zofja Nalkoroska, qui comporte une bonne vingtaine de volumes, révèle un écrivain de race, une personnalité originale, une intelligence fine et brillante. C'est en 1906 que Mme Nalkoroska publia son premier roman, *Les Femmes*, qui attira immédiatement l'attention sur son auteur. Mme Nalkoroska a également fait jouer avec succès deux drames: *Le jour de son retour* et *La Maison des femmes seules*. Ces drames ont prouvé une fois de plus les dons brillants d'analyste de la nouvelle académicienne.

Un club pour les grand'mères.

C'est en Amérique, le pays par excellence des clubs, que vient de se fonder cette nouvelle Association. Pour être admise membre du club, il faut être âgée de 65 ans au minimum. La première réunion a eu un tel succès que la liste des membres est en augmentation continuelle et que des clubs semblables sont en formation dans les diverses régions du pays.

Une féministe à l'honneur.

Nous sommes très heureuses d'annoncer que le Congrès international d'agriculture de Prague ayant distribué quatre prix de 500 fr. chacun pour les meilleurs travaux présentés à un concours sur les moyens d'améliorer la situation de la femme à la campagne, un de ces prix a été attribué à Mme Gillabert-Randin (Moudon). Il n'est pas besoin de présenter aux lecteurs et lectrices du *Mouvement* Mme Gillabert, l'active présidente de l'Association agricole des femmes vaudoises, si connue dans tous nos milieux comme suffragiste convaincue, et comme abstinente zélée, et nous savons que tous tiendront à se joindre aux chaudes félicitations que lui adresse notre journal en espérant pouvoir plus tard donner ici même un aperçu des idées maîtresses de ce travail.

développe fort mal, et elle n'apprécie pas davantage les interminables ourlets des leçons de couture. La littérature autre chose, et la gymnastique — une passion. A treize ans, elle est encore bien plus enfant que ses compagnes, qui deviennent coquettes et rêvent déjà de beaux officiers.

Cependant, voici une nouvelle page qui tourne; un oncle maternel, le tuteur des enfants, médecin, a une clinique. Il demande à sa sœur d'en prendre la direction. On s'installe donc à Magdebourg. Gertrud aide d'abord dans la maison, mais, pour des raisons financières, il est décrété qu'elle entrera dans l'enseignement. Elle avait quinze ans et n'aurait pas été admise aux examens avant dix huit ans. Ses études, à ce moment, n'offrent aucun intérêt, seul le directeur du « séminaire » (école normale) était intelligent. A dix-sept ans, grande indignation: l'un des principaux maîtres, qui est loin d'être un jeune homme, l'arrête dans l'escalier pour lui demander de devenir sa femme. Longtemps, elle ne put pardonner à ses proches le sourire avec lequel ils accueillirent cet incident. On décide alors qu'elle achèvera toute seule sa préparation, et cela en retournant à Halle, dans la demeure de l'aïeule.

Nous voudrions pouvoir citer ici quelques descriptions ravissantes des soirées en famille, d'une nuit venteuse de février, du printemps dans le jardin retrouvé, mais il faut avancer pour trouver à 19 ans, notre héroïne institutrice à Kamen, petite ville de Westphalie, où elle loge chez l'oncle qui lui a proposé ce poste dans une école. L'oncle est pasteur, sa maison, le centre d'une paroisse très vivante. « Il y avait quelque chose de paysan dans son aspect: l'étable à chèvres et le poulailler attenants. La grande cuisine avec son dallage et une vieille image en relief de l'homme riche et du pauvre Lazare derrière le fourneau ». Et l'on voit si bien la salle à manger lambrissée, le jardin avec ses ruches sous les tilleuls, ses fleurs vieillottes, et, dans la cour, le four d'où s'échappe le parfum des fruits mis à sécher!

Population tranquille, propre, polie, d'artisans et de petits bourgeois en ville, et au dehors, les vieilles fermes où le chaudron pendait encore à la crémaillère. La jeune débutante avait environ soixante-dix élèves, et tout à leur enseigner. Il s'agissait aussi d'acquérir une certaine expérience pratique, de savoir par exemple choisir les congés utiles et c'est ainsi qu'ignorante de ces choses, la nouvelle venue, au grand amusement de son oncle, libéra ses classes « pour arracher les navets » un jour de grand gel où nul n'aurait songé à semblable travail!

Ce premier poste, dit Gertrud Bämer, l'a rendue tout à fait hérétique en ce qui touche à la formation des maîtres. Avec sa préparation, où la pédagogie convenue ne tenait aucune place, elle a vu combien peu, au fond, cela importe. Ici encore, la note humoristique ne manque pas: chez une institutrice âgée qui, de temps à autre, allait voir si c'était l'heure de mettre cuire les légumes, se rassemblaient les maîtres avec leurs épouses. Ils prenaient place sur le canapé, drapé d'une étoffe portant ces mots: « Et voici, le gardien d'Israël ne dort ni ne sommeille ».

Si la jeune fille avait souvent de gros soucis dans le désir de bien remplir sa tâche, d'autre part, les difficultés vaincues étaient une joie. Les préoccupations religieuses jouent de nouveau un rôle dans sa vie et l'arrivée d'une collègue qui a fait de bonnes études pédagogiques lui est fort utile. Pour la première fois aussi, elle entend parler d'Hélène Lange, qui devait jouer un si grand rôle dans sa vie.

(A suivre.)

M.-L. Preiss.

Publications reçues

N. R. A.: *Unpolitische Beobachtungen.* Edit. Oprecht u. Helbling, Zurich.

N. R. A., soit *National Recovery Administration:* charmante petite brochure écrite par un juriste européen ayant eu l'occasion d'observer sur place les procédés employés par le Président Roosevelt pour améliorer la situation économique de son pays. L'auteur de cette brochure décrit d'une façon vivante, souvent même amusante, la manière dont les Américains organisent la propagande lorsqu'ils veulent à tout prix atteindre un but, et combien ils savent apprécier l'aide des femmes.

H. Z.

A. T. Nilsson: *A. B. C. du Mouvement pour la Paix.* En vente à la Librairie Kundig, 1, place du Lac, Genève. (1 fr.)

Cette petite publication nous donne sous forme chronologique tout ce qui a été réalisé par les pacifistes et les amis de la paix. On y trouve des renseignements sur les diverses Associations créées en faveur de la paix depuis 1915; le rôle joué par les femmes dans le mouvement pacifiste; les organisations pacifistes de jeunes gens; le travail pour la paix parmi les enfants et dans les écoles; la propagande pacifiste par la littérature; l'espéranto; le prix Nobel pour la paix; les différentes journées de la paix et démonstrations contre la guerre. La brochure se termine par un aperçu du travail de la S. D. N. et de la Conférence du Désarmement. Elle intéressera certainement tous les pacifistes, et fournira aux diverses Associations en faveur de la paix de nombreux thèmes de travail et de discussion.

H. Z.

Tout le monde peut désirer, mais seuls les vaillants peuvent vouloir jusqu'à réalisation.

Jules Fiaux.